

Christiane Levêque

Le Mokafé

Illustrations

Garène

Préface

Eva Kavian

Éditions Les Carnets du Dessert de Lune

Préface

Écrire, c'est apprendre à regarder. Et Christiane Levêque regarde, jour après jour, assise à une table parmi d'autres, ceux qui passent, vont et viennent, au Mokafé. Bribes de vies au fil des saisons. Arrive un aveugle à qui sa femme raconte ce qu'il ne peut voir et je me dis que Christiane Levêque écrit ce que nous n'avons pu voir, nous qui n'étions pas au Mokafé, mais peut-être aussi ce que nous ne voyons pas, quand nous sommes aveugles, ce que nous n'entendons pas, quand nous sommes sourds, ce qui nous échappe, quand nous ne regardons pas le monde autour de nous, ces destins côtoyés et ignorés, ces reflets de nous que sont les autres, dans le miroir de l'humanité. Et si chaque image saisie, chaque instant capté, au-delà de l'image offerte, était une question ? Ou une réponse ? Parce que écrire, c'est aussi cela : poser des questions, tenter des réponses. Et mesurer notre impuissance à saisir l'humain, celle-là même qui nous fera écrire, encore et encore, aux tables des bistrots ou ailleurs, et nous offrira, dans le meilleur des cas, de saisir quelques détails de la *Grande Fresque*.

Eva Kavian

Par la fenêtre du café, le ciel clair convoque
mon petit printemps intime, le fait vibrer au bleu.
Légers reflets du jour sur les murs roses et les
faux marbres de la galerie. Le temps est lisse.
L'instant se la coule douce.

Matrice d'où parviennent des sons familiers, complices, câlins au cœur et à l'oreille, qui jamais ne mettent la lecture en veilleuse. Jeter un œil sur la frilosité qui passe, emmitouflée dans la fraîcheur de mars. Se demander où en sont les jonquilles.

Il me dit : « Je ronronne par caution ». Je lui répons : « Et moi, par défaut ». Et nous nous remettons à écrire. L'un et l'autre.

Un vieux monsieur à la calvitie blanche se régale. Il a choisi un gâteau au moka qu'il savoure miette par miette. Entre chaque bouchée, il fait une courte pause. Le temps de regarder autour de lui, d'examiner le lieu, de lui sourire. Ravi.

Quelques taches de rouille au col de sa chemise signent son veuvage. Pour la cinquième fois, il change de place. Enfin tranquille, il peut lire son livre de philo. Dans le petit coin non-fumeur, siège deux, celui qu'il préfère.

Larges mains d'ouvrier qui bien souvent ont dû être mises à l'épreuve. Deux doigts ont particulièrement souffert et l'ont amené à Bruxelles, pour la première fois, il y a de cela bien longtemps. Aujourd'hui, il est revenu pour la deuxième fois. Même accent wallon que celui de pépère. Il a mis une cravate pour venir à la ville. Sous les poignets et le col, une peau burinée. « Il cultive encore les jardins » me dit la gentille dame qui l'accompagne.

Elle s'appelle Maxence. Elle vient d'avoir huit mois. Elle répond à tous mes sourires, à tous mes appels du bout de deux doigts. Elle repart pour Gent mais je lui dis pourtant « Au revoir ».

Sous le soleil, me dit Monsieur René, les choses sont ce qu'elles sont, rien de plus.